

# La Lettre de l'OPMA

Observatoire des pratiques de  
la montagne et de l'alpinisme

n°37 - Décembre 2018

## Éditorial

### Sommaire

- Edito
- Les pratiquants des sports de montagne connaissent-ils le milieu naturel dans lequel ils évoluent ?
- Réactions
- On vit une époque formidable
- Les cultures de l'alpinisme

### Bureau

Présidente : Rozenn MARTINOIA  
Secrétaire : Etienne JAILLARD  
Trésorier : Bernard AMY

### Diffusion de la Lettre de l'OPMA

La Lettre de l'OPMA est diffusée par voie numérique. Les personnes et institutions désirant la recevoir automatiquement sont invitées à s'inscrire auprès de E. Jaillard (Etienne.Jaillard@univ-grenoble-alpes.fr).

Pour faire vivre l'OPMA, les dons à l'Association sont bienvenus (montant libre) en envoyant à E. Jaillard, 26 rue de la Victoire 38400 St-Martin-d'Hères, un chèque libellé à l'ordre de : Association La lettre de l'OPMA.

La lettre de l'OPMA : Maison de Tourisme  
14, rue de la République 38000 GRENOBLE.

Le changement climatique affecte directement l'état de la montagne et en conséquence les pratiques de l'alpinisme. Pour certains, il oblige ainsi amateurs et professionnels des sports de montagne à connaître davantage ce milieu naturel pour mieux le comprendre et s'y adapter. Une première contribution à cette Lettre défend cette position. Elle a suscité de nombreuses discussions qui ont amené son auteur à en proposer plusieurs versions successives. Elle est suivie de deux récentes réactions.

Au-delà du seul problème dû au changement climatique, on constate que les pratiques de la montagne ont enregistré plusieurs changements ces dernières années. La diversification des pratiques dans l'espace montagnard amène à s'interroger sur ce qu'on appelait la culture montagnarde ou alpine, et plus généralement la représentation que les pratiquants se font de la montagne. Deux contributions tentent de déchiffrer cette culture, cette représentation et son évolution

### Membres de l'OPMA

- AGRESTI Blaise	- BRISSON Frédéric	- JAILLARD Etienne
- AMY Bernard	- CATSOYANNIS Lionel	- MARTIN Niels
- BALMAIN Henri	- DESCAMPS Philippe	- MARTINOIA Rozenn
- BIREBENT Alain	- ELZIERE Georges	- NICOLLET Jean-Pierre
- BODEAU Hervé	- FRANCOU Bernard	- ROTILLON Gilles
- BONHOMME Paul	- GHAOUTI César	- VALLA François
- BONNET Robin	- HOIBIAN Olivier	

### Correspondants

- BOURDEAU Philippe - DECAMP Erik - DONNADIEU Jean - ECHEVIN Michel - PELLICIER Bruno

## Les pratiquants des sports de montagne connaissent-ils le milieu naturel dans lequel ils évoluent ?

Bernard Francou

*La haute montagne alpine, comme tous les milieux de haute montagne dans le monde, évolue depuis quelques décennies sous l'effet du changement climatique. Comme le montrent les simulations faites par diverses équipes scientifiques, la rapidité à laquelle s'effectue ce changement laisse prévoir une montagne sans glacier d'ici la fin du siècle. Dans une société qui considère de plus en plus le réchauffement climatique comme un enjeu majeur pour son futur, il est intéressant de se demander quelle connaissance les alpinistes ont de cette évolution, et si cette connaissance joue un rôle dans leurs pratiques. La question mérite d'être posée, car certaines pratiques sportives se multiplient depuis quelque temps qui tendent à déconnecter ceux qui s'y adonnent du terrain et de la nature. A l'inverse, les pratiquants moins concernés par les enjeux sportifs et qui s'intéressent au milieu naturel en ont le plus souvent une approche morcelée, focalisée sur un élément particulier. Or, la compréhension des évolutions en cours dans l'environnement exige d'en avoir une approche globale, intégrée, unique façon de comprendre les mécanismes qui sont à l'œuvre dans ces changements.*

Certains alpinistes (au sens large) ont une pratique centrée sur le sport, et cette pratique les pousse à voir la haute montagne comme une série d'obstacles à franchir, avec, inhérents à cette pratique, des aléas et des risques que seule une connaissance du terrain alliée à une bonne technique de progression permet de surmonter avec succès et sécurité. D'autres ont une activité moins centrée sur la gestuelle sportive, mettant en avant le contact avec la nature, l'observation, la contemplation, l'être en montagne, qui leur apportent une certaine forme de régénérescence (air pur, silence, liberté, nature sauvage) par rapport aux espaces urbanisés dans lesquels ils évoluent au quotidien. Les deux pratiques peuvent se combiner selon le dosage de l'engagement sportif choisi.

Laissant de côté le cadre culturel qui structure ces diverses activités et qui varie selon les individus et les pratiques - tout ce qui concerne l'histoire de l'alpinisme, sa gestuelle sportive, les outils utilisés et leur évolution, le tracé des itinéraires, les refuges ou bivouacs, le balisage des sentiers, les topoguides et autres manuels à vues pédagogiques, en passant par les aspects esthétiques, psychologiques, philosophiques et religieux -, je suis venu à m'interroger sur la perception qu'ont les alpinistes de leur milieu, celui-ci étant entendu comme milieu naturel au sens large. On peut étendre cette notion de milieu naturel aux paysages façonnés par l'Homme au cours des siècles passés pour les besoins de son économie de subsistance, comme les alpages (ou estives),

les terrasses de culture, l'habitat, les sentiers, les canaux, les mines, les vestiges religieux, etc. Se poser cette question n'est pas superflu quand on voit, par exemple, des stations de ski devenues de véritables parcs d'attraction à la fois pour étendre leurs activités sur les mois d'été et répondre en hiver au déficit d'enneigement. Elles évoluent vers des centres ludiques de pleine nature au prix d'une artificialisation complète du milieu répondant aux besoins d'une clientèle urbaine. Seuls quelques référents montagnards sont conservés pour garder une certaine authenticité... Il en existe des exemples saisissants dans le Tyrol en Autriche et en Italie.

On ne dispose pas de données reposant sur des enquêtes précises pour apprécier la connaissance du milieu naturel qu'ont les pratiquants des sports de montagne. Je fais l'hypothèse qu'elle est très variable selon les types de pratiques, les âges, les motivations, le niveau d'éducation, la proximité des centres urbains, les massifs, la présence/absence de parcs naturels et les pays. On peut toutefois tenter de sérier la question à partir des témoignages et des écrits que suscitent ces activités. Et là s'impose la distinction entre :

- 1) les connaissances qui relèvent de l'expérience de terrain, celles qui conditionnent la progression du sportif et sa survie
- 2) et celles, plus culturelles, qui touchent à la connaissance du milieu, celui-ci étant appréhendé comme un objet de découverte, indépendamment des besoins du sport.

.../...

## Les pratiquants des sports de montagne connaissent-ils le milieu naturel dans lequel ils évoluent ? (Suite)

Bernard Francou

1) Il y a des pratiques où le « sens du terrain » est jugé important : connaissances aérologiques en relation avec le relief pour le parapentiste, qualité de la glace en rapport avec la température ambiante pour l'adepte des cascades de glace et des goulottes, repérage des zones crevassées et des corniches neigeuses sur un glacier parcouru l'hiver à ski, besoin d'anticiper les chutes de pierres et les coulées de neige sur les grands itinéraires mixtes, besoin de prendre en compte la structure du rocher pour le pratiquant d'escalades en terrain d'aventure, intérêt pour les conditions météorologiques antérieures pour juger de la stabilité du manteau neigeux pour le randonneur à ski, etc. Cette connaissance s'acquiert par l'expérience au terme d'un long parcours, mais elle est également enseignée dans des clubs, les écoles de formation dédiées (ENSA, FFCAM) et par des « initiés » (le copain expérimenté « qui sait »). Elle faisait partie à l'origine de l'expérience des premiers guides paysans dans les Alpes, chasseurs de chamois et cristalliers, que les « touristes » (anglais, très souvent), recherchaient pour réaliser leurs premières ascensions. Le but à atteindre dans ce type de pratique est de gagner en autonomie pour explorer toujours de nouveaux terrains, sans forcément aller vers les pratiques extrêmes.

Je suis amené cependant à m'interroger sur le rôle que joue l'apparition de nouvelles sources d'information pour appréhender la nature du terrain. Ces nouveaux media risquent de donner l'impression au pratiquant qu'il peut atteindre un niveau équivalent à celui que conférerait une longue expérience appuyée sur l'enseignement de montagnards expérimentés. Manuels, topo-guides, sites internet (C2C, Skitour, etc.), objets électroniques connectés sont les nouveaux « objets-guideurs ». Le terrain lui-même se sociabilise et s'adapte à un type d'« alpinisme de répétition », parfois de masse : signalisation des sentiers, lignes de spits, descentes équipées, réseaux de câbles, traces im-

primées dans la neige le long des itinéraires classiques par les prédécesseurs que l'on suit sans se poser de questions. Ces équipements concourent à donner l'impression que la montagne est accessible au néo-pratiquant et qu'il y est le bienvenu. L'aventure est là, mais sous une forme maîtrisée, car le danger y est en principe banni ou occulté, ou à tout le moins très diminué. De toute façon, les secours hélicoptérés seront là, à portée de téléphone, pour réparer les défaillances et les erreurs d'appréciation. Certains se demandent si, dans leur version extrême, les pratiques de compétition en montagne comme le *trail* chronométré, actuellement en vogue, ne sont pas la version la plus aboutie de la déconnection totale de la nature : le terrain est préparé, sécurisé, les organisateurs et spectateurs se postent le long du parcours, la nature n'est plus qu'un décor qui défile, seule compte la vitesse et les performances du « corps machine » qui s'exprime, concentré sur lui-même. Mais les *aficionados* de ce sport rétorqueront que c'est une autre façon de découvrir la nature : le fait de courir avec aisance et légèreté au milieu d'obstacles naturels offre un grand sentiment de liberté... Certains rappelleront que les *trailers* recherchent les environnements qui « résistent » aux aménagements, comme les montagnes, les déserts, etc. Leur caractère sauvage constitue l'un des piments de cette discipline.

*D'où la première question que je me pose, doublée de plusieurs enjeux : y-a-t-il une tendance, notamment au sein des nouvelles pratiques de l'alpinisme, pour que se produise peu à peu une déconnexion d'avec le milieu extérieur perçu comme un environnement imprévisible, complexe et riche de valeurs et savoirs en dehors de toute considération sportive ? Si cette déconnexion (du milieu) se produit vraiment, et à une dose toujours plus forte, peut-on craindre que les équipements suivent, et que l'artificialisation du milieu progresse en montagne ? En effet, quel intérêt y-a-t-il à maintenir une nature sauvage, si ce n'est dans quelques espaces dédiés où elle est sanctuarisée (les parcs naturels) ?*

.../...

2) J'aborde à présent la question, distincte de la précédente, de l'intérêt que l'alpiniste porte à la *nature en général*, celle qui constitue le cadre de son activité. Quelle expérience de la nature l'alpiniste peut-il avoir, quelle représentation en a-t-il, quelle valeur lui donne-t-il? Quelle envie a-t-il d'aller vers elle et de s'y immerger? Que peut comprendre l'alpiniste au fonctionnement de l'environnement s'il n'y prête pas attention? Sait-il reconnaître les modifications qu'il subit au fil des ans? Si oui, est-il porté à dépasser le simple constat pour s'interroger sur les raisons profondes de ces évolutions? Je me suis mis à rechercher dans les textes écrits par les *alpinistes historiques* quelle place ils donnent à cette expérience de la nature. Apparemment, d'après les lectures des grands classiques comme Bonatti, Terray, Rebuffat, Desmaison, etc., assez peu au regard de l'aventure vécue, des risques encourus, des situations dramatiques auxquelles ils ont dû faire face, et des comportements plus ou moins héroïques qu'ils ont dû adopter « pour s'en sortir », au plaisir d'être en montagne loin de la civilisation, aux liens humains tissés par la cordée, etc. Pourtant je rappelle ici que les premiers alpinistes, comme beaucoup de pionniers, ont été des explorateurs et des scientifiques généralistes comme de Saussure, Humboldt, Whymper en Équateur, Vallot, ainsi que des cartographes, des médecins physiologistes, etc. Mentionnons aussi que les premiers clubs alpins montraient un intérêt marqué pour la science en s'entourant de scientifiques de renom. De nos jours il me semble que les alpinistes marquent plutôt un faible intérêt pour l'environnement dans lequel ils évoluent. La nature est passée du statut d'environnement à celui d'un paramètre factuel à intégrer dans la pratique. Ils « voient » donc le milieu naturel surtout à partir de l'appréciation des obstacles qu'il représente pour eux : la neige est « bonne » ou « mauvaise », le rocher « bon », « mauvais », ou « compact », la paroi « sévère », « raide », l'itinéraire « exposé », etc.

C'est peut-être dans la catégorie des randonneurs que l'on rencontre les meilleurs observateurs du milieu parce que, sans doute moins accaparés par la *gestuelle sportive*, ils ont le temps de regarder autour d'eux. Ou bien, la conjonction d'un bon niveau d'éducation et d'un âge avancé les place en dehors du champ de la compétition sportive, et de ce fait ils sont davantage disponibles pour s'intéresser à l'environnement physique et humain de la montagne qu'ils parcourent. A une époque où l'on valorise l'environnement à travers les dégradations qu'il subit (changement climatique, perte de biodiversité, atteintes de l'urbanisation et artificialisation grandissante des paysages naturels), on peut supposer (mais il faudrait des enquêtes pour le démontrer) que l'alpiniste se suffit d'une connaissance réduite du milieu de haute montagne qui l'entoure. Manque d'intérêt? Carence de l'éducation? Incompatibilité entre la gestuelle sportive et le goût de la nature pour elle-même? Conflit d'intérêt entre le fait que la haute montagne a surtout une fonction récréative et l'effort intellectuel que requiert sa connaissance approfondie. La question est posée...

A présent, si je considère le public « intéressé » par la nature, celui qui s'arrête devant les panneaux pédagogiques qui bordent les sentiers, celui qui est attentif au matériel documentaire mis à disposition par les parcs nationaux, qui achète des manuels spécialisés, quelle perception a-t-il de la nature? Poser la question en ces termes invite à penser que, comme tous les individus, leur perception est en partie déterminée par un ou des savoirs qu'ils possèdent déjà. Ou encore par le discours « idéologique » sur la nature qui a cours dans le milieu auquel ils appartiennent. Quoiqu'il en soit, il est frappant de constater que certains font porter leur intérêt aux plantes, d'autres aux animaux sauvages, d'autres aux roches, d'autres plutôt aux glaciers. Certains (peu nombreux) savent identifier une moraine ancienne, très peu savent de quand elle date et l'intérêt qu'elle représente en termes de reconstitution cli-

.../...

matique. La plupart ont une vision parcellisée du milieu, et les informations disparates qu'ils reçoivent accréditent auprès d'eux l'idée que l'environnement peut être saisi à partir de ces petits *bouts de savoirs juxtaposés* que des *spécialistes* mettent à leur portée. Comment identifier dans ces conditions les formes qui structurent les paysages que l'on a sous les yeux entre 1500 m et 3000 m d'altitude dans les Alpes et qui, abstraction faite du substrat géologique ancien, ont moins de 15000 ans pour la plupart, se répètent à longueur de massifs car elles découlent de la même histoire climatique? N'importe qui, voyant la Mer de Glace à 20 ans d'intervalle depuis le Montanvers se rend bien compte que les glaciers reculent et que le réchauffement climatique récent y est pour quelque chose... Mais comment faire abandonner l'idée que les paysages hauts montagnards sont *immuables*, « qu'ils en ont vu d'autres », « qu'après cette période de recul viendra inmanquablement une nouvelle crue glaciaire » (c'est cyclique, dit-on !), alors que tous les scénarios climatiques qui simulent le climat d'ici la fin du siècle montrent les Alpes quasiment sans glaciers ! Avec le scénario +2°C en 2100, scénario le plus recommandable, il resterait moins de 20 % des volumes glaciaires actuels dans les Alpes... Tous les glaciers des Alpes sont en fort déséquilibre avec le climat actuel et leur avenir est tracé : ils ne peuvent donc que reculer et perdre, pour les plus grands (la Mer de Glace, Aletsch), des centaines et des centaines de mètres pour s'y adapter ! Ainsi, le réchauffement accéléré que connaissent les montagnes dans le monde, nous incite à appréhender les mécanismes à l'œuvre à la fois dans le recul des glaciers, dans la fonte du pergélisol générateur des écroulements de parois à haute altitude, dans l'érosion de la biodiversité pouvant affecter les écosystèmes d'altitude, dans l'impact du déneigement précoce au printemps sur l'hydrologie et la ressource en eau, etc. Les changements rapides affectant le milieu montagnard exigent une approche globale du milieu

afin de pouvoir comprendre les mécanismes à l'œuvre et de faire le lien entre ces mécanismes et les paysages changeants que l'on a sous les yeux.

*D'où la seconde question, et d'autres enjeux liés : mise à part une petite communauté d'entre eux (ceux qui assurent une fonction de veille comme les scientifiques, les agents des parcs naturels, ou les membres d'associations comme Mountain Wilderness), les alpinistes peuvent-ils prétendre à un rôle de « gardiens du Temple », s'ils n'ont pas une connaissance approfondie de la nature? Certes ils peuvent se cantonner à en avoir une vision « poétique », « émerveillée », « contemplative » et autre attitude individualiste, mais tout engagement (collectif) pour une « montagne durable » peut-il faire l'économie d'une connaissance à minima de la dynamique du milieu haut-montagnard, de son fonctionnement, de ses fragilités, de sa vulnérabilité face aux atteintes qui pèsent sur lui, à certains choix de développement que l'on voit déjà à l'œuvre et qui visent à le dénaturer? Que faire pour « apprendre la nature » aux alpinistes? En insérant l'alpinisme dans son environnement naturel, n'y a-t-il pas moyen de (ré)enchanter cette pratique face au monde virtuel dans lequel certains outils et savoirs tendent à le confiner? Face aussi à une dégradation de l'environnement qui peut détourner les alpinistes de destinations aujourd'hui devenues peu séduisantes, comme des secteurs autrefois glaciaires remplacés aujourd'hui par un paysage de « caillasse »? Que faire pour aller à l'encontre de la déconnexion du naturel encouragée par certaines pratiques sportives? Que faire pour ré-enrichir l'expérience du terrain (telle qu'évoquée en 1) et la lier à l'environnement global (évoqué en 2)?*

Il y a sans doute de nombreuses pistes à explorer. Je citerai en exemple R. Messner qui chez lui, dans le Tyrol, a créé cinq musées, la plupart situés sur des lieux élevés dominant des paysages alpestres. Dans l'un de ces musées il alterne des panneaux dédiés à l'histoire de l'alpinisme et des panneaux vides, en fait des baies vitrées ouvertes sur les paysages natu-

.../...

## Les pratiquants des sports de montagne connaissent-ils le milieu naturel dans lequel ils évoluent ? (Suite)

Bernard Francou

rels et humanisés alentours, dont des légendes écrites aident à l'interprétation (géologie, écologie, histoire paysanne, etc.). Cette intention de relier l'alpinisme à l'environnement ne peut être qu'enrichissante. Elle montre que ce sport, du point de vue culturel, n'a pas à se comporter comme une pratique exclusive, mais doit s'insérer de façon harmonieuse dans son environnement physique et humain.

En conclusion, je suggère que l'alpinisme gagnerait en autonomie, en responsabilité et

en reconnaissance vis-à-vis de la société, en misant sur une connaissance approfondie du milieu naturel, culturel et patrimonial qui constitue le cadre de son activité. La nature doit être envisagée comme un environnement global et complexe, produit d'une longue histoire, avec sa dynamique et ses vulnérabilités. Un alpiniste reconnecté à son environnement redeviendrait un passeur d'*expériences de terrain*, comme il l'a pu l'être autrefois quand il faisait partie des pionniers et des explorateurs.

### Réaction de Gilles Rotillon

Le texte de Bernard Francou sur la manière dont les alpinistes prennent en compte le milieu naturel me laisse perplexe. Je ne suis pas sûr que le changement climatique sera moins rapide si les alpinistes avaient « une connaissance approfondie du milieu naturel », parce que ce changement est de fait le résultat de l'activité humaine, de nos modes de production et de consommation et que les alpinistes sont comme les autres êtres humains, ils en subissent les conséquences au travers des transformations de la montagne. Et je ne suis pas non plus certain que la « piste Messner », pour sympathique qu'elle soit, soit à la hauteur de l'enjeu.

J'ai écrit il y a dix ans un livre, « Faut-il croire au développement durable? », auquel je me permets de vous renvoyer si vous souhaitez en savoir plus sur mon analyse de la situation préoccupante dans laquelle nous sommes (et pas seulement les montagnes ou les alpinistes). Je vous avais déjà dit qu'à propos de montagne et de culture, je pense qu'il faut faire attention à ne pas opposer trop vite la pratique de la montagne « traditionnelle » pétrie

de « culture » et la sportivisation des pratiques qui en serait dénuée. Si on prend la « culture » dans un sens anthropologique, elle prend simplement des formes différentes dans les deux pratiques et il n'y a pas lieu de vouloir en regretter une (comme chacun sait, c'était mieux avant) qui se réduirait devant l'avancée de l'autre. On tombe alors dans un jugement de valeur, qui certes est possible, mais qu'il faut étayer un peu plus sérieusement qu'avec des formules lapidaires.

Enfin, un dernier mot sur un autre thème qui me semble nettement plus grave, celui de l'emprise croissante de la marchandisation sur nos pratiques, conséquence de la nécessité pour le capitalisme de continuer à exister. Le développement des salles d'escalade privées en est un exemple majeur dont les conséquences ne sont pas encore très visibles mais qu'il faudrait anticiper (par exemple, l'apparition des enrouleurs permettant une escalade solitaire rend la cordée inutile et la convivialité superflue. Pour l'instant l'ambiance dans les salles que je fréquente de temps en temps est bonne et les grimpeurs partagent parce qu'ils sont encore

.../...

### Réaction de Gilles Rotillon (Suite)

dans la logique de la cordée, mais qu'en sera-t-il si ces pratiques solitaires deviennent majoritaires?) Faut-il faire la même remarque à propos de l'évolution de la profession de guide de plus en plus soumise à une concurrence accrue avec des organismes vendeurs de « services sportifs »? On y retrouve aussi les questions

### Réaction de Paul Bonhomme

En réalité je me méfie beaucoup des idées « à priori » à propos de n'importe quel sujet en général. Cela ne veut pas dire que je suis contre ceux qui donnent leur avis mais en ce qui me concerne, je préfère, lorsque cela est possible, aller voir comment cela se passe. Surtout lorsque le sujet me touche.

En ce qui concerne le trail, je suis cela depuis plus d'une vingtaine d'années maintenant. De loin d'abord, puis de plus prêt et jusqu'à le tester à l'extrême.

Mon avis est simple : l'approche de la Montagne a radicalement changé depuis la démocratisation/commercialisation du trail. Nous sommes passés d'une approche longue et ultra normée (apprentissage long, fastidieux, rempli de codes implicites (premier de cordée, porteur, respect des anciens, discrétion, carnet de course, etc. ) à une approche ultra rapide où, en une année, beaucoup de personnes passent du bitume au Tour de la Vanoise en une journée, où les valeurs ne sont plus l'engagement, la force de l'amitié, la rusticité, le caractère mais plutôt le nombre de kilomètres et de dénivelés cumulés.

Cette évolution est un fait, et, après avoir essayé d'engager un combat perdu d'avance, j'ai décidé d'aller voir de plus près.

Il s'avère en réalité que ce nouveau public (la plupart sont citadins et n'ont que très peu l'expérience de la montagne, ils ne connaissent absolument pas le milieu) en vient petit à petit à apprécier son activité par des prismes différents au fur et à mesure qu'ils participent aux diverses compétitions montagnardes. Ainsi telle course devient intéressante parce qu'elle propose un itinéraire esthétique, telle autre permet de voyager et de découvrir un autre massif, etc.

de financement que j'évoque par ailleurs dans mon texte. Si le financement public reste aussi faible, les entreprises décidant de se lancer sur ce marché pourront prendre une part de plus en plus importante dans la « formation » (ou la déformation) des futurs pratiquants.

Peu à peu également, les « traileurs » se forment, s'informent, deviennent curieux par rapport au milieu dans lequel ils évoluent, ils apprennent à lire une carte, ils s'essayent au ski de randonnée, à l'alpinisme et, la plupart du temps (même si médiatiquement cela est peu relayé), ils apprennent à apprivoiser les codes inhérents à la Montagne.

L'engouement pour le trail était inévitable. C'est une pratique simple à comprendre, peu onéreuse (en tous cas au départ), portée par des individualités devenues icônes (Kilian, Mathéo, et je ne parle même pas de ce qui se passe outre-atlantique !), et « boostée » par une communication des marques et des médias qui ont vite compris l'intérêt de mettre en avant un nouveau sport pour leur modèle économique. Le trail est devenu incontournable... et c'est tant mieux !

Je provoque un peu mais oui, tant mieux. Parce que le milieu poussiéreux de la Montagne avait du mal à se renouveler, parce que parler de 8000 ou de 9c est complètement illisible pour le grand public alors que parler en kilomètres parle à tout le monde.

Le trail n'est donc peut-être pas comme je le pensais à une époque, la mort annoncée de l'aventure en montagne, c'est peut-être bien tout le contraire.

Peut-être a-t-on trouvé là une manière d'amener un public très éloigné de nos préoccupations à s'intéresser à notre milieu et à nos valeurs. Je pense qu'il ne tient qu'à nous de l'accueillir correctement et de le guider dans son apprentissage comme on a pu me guider un jour, moi le petit citadin qui n'y connaissait rien.

## On vit une époque formidable

Etienne Jaillard

Le texte est né de deux observations. D'une part, quand je travaillais comme guide, j'attendais le week-end pour rentrer à la maison, dormir et lire ; quand j'ai travaillé au bureau ou sur l'ordinateur, j'ai attendu le week-end pour en découdre avec des voies difficiles en montagne. D'autre part, notre époque est marquée à la fois par un retour au naturel, et par un besoin croissant de sécurité. Pour des gens familiers des sports de plein air, cette double attente peut apparaître paradoxale, le milieu naturel étant par essence un milieu à risques. Mais cette apparente contradiction dans les aspirations de nos sociétés pourrait résulter d'une longue histoire des rapports entre l'homme et la nature. Ce texte tente de vous en donner ma vision.

1697 : Charles Perrault publie le *Petit Chaperon Rouge*, à la fin duquel le loup mange et l'enfant et sa grand-mère.

1857 : Reprenant le conte de Charles Perrault, les frères Grimm imaginent qu'un chasseur arrive à point nommé pour sauver, vivants (!), l'enfant et la grand-mère du ventre du loup.

1894 : R. Kipling publie *Le livre de la jungle*, dans lequel Mowgli, petit homme dont les parents ont été tués par un tigre, est élevé et éduqué d'abord par les loups, puis par tous les animaux de la forêt.

1912 : Parution de *Tarzan seigneur de la jungle* d'E.R. Burroughs, mettant en scène un noble anglais qui, à la suite d'un naufrage, est élevé par des grands singes, vit en symbiose avec la forêt en respectant les règles, et... aura une nombreuse descendance hollywoodienne.

1931 : Jean de Brunhof invente Babar, éléphant dont la mère a été tuée par les chasseurs, est élevé par les hommes (la « vieille dame »), mais retourne à la forêt où il finit par faire régner l'ordre et l'harmonie.

1942 : Walt Disney met en image Bambi, petit faon nouveau-né qui vit un rêve dans la forêt, avant que sa mère ne soit tuée par des chasseurs, d'autant plus menaçants et inquiétants qu'on ne les voit pas.

Cet inventaire à la Prévert -sans raton la-veur pourtant- montre comment la nature a changé, dans l'imaginaire occidental, d'une menace dont il faut se méfier (Perrault), à une menace sur laquelle on peut agir (Grimm), à un milieu difficile mais harmonieux (Kipling, Burroughs), enfin à un univers que l'homme menace (Brunhof, Walt Disney).

Cette évolution s'inscrit dans un large mouvement historique.

Après les grandes reconnaissances de la Renaissance (Colomb, Gama, Magellan...), le XVIII<sup>e</sup> siècle est une période d'exploration, de cartographie et d'appropriation de la planète Terre, avec les expéditions, entre autres, de La Condamine en Equateur (1735-1743), de Maupertuis en Laponie (1736-1737), de Bougainville (1766-1769), J. Cook (1768-1779) et La Pérouse/d'Entrecasteaux (1788) dans le Pacifique... C'est dans cette logique exploratoire que s'inscrit la conquête du Mont Blanc en 1786, logique qui se poursuivra longtemps par l'exploration de l'Antarctique (Shackleton, 1901 à 1917), des pôles Nord (Peary? ou Henson, 1909) et Sud (Amundsen, 1911), de l'Everest (Hillary et Tensing, 1953), du *Monde du silence* (Malle et Coustaud, 1956) ou de la fosse des Mariannes (Piccard et Walsh, 1960). Ces différentes « conquêtes », parfois apparemment bien inutiles, ont permis aux hommes de faire le « tour du propriétaire » de cette bonne vieille Terre.

Parallèlement, l'invention de la machine à vapeur, d'abord par Newcomen (1712, pompe à vapeur) puis par P. Cugnot (première machine automobile, 1770-1) et surtout J. Watt (1769) qui rend cette invention applicable à de nombreuses tâches (1781), lance le début de la « révolution industrielle ». Cette dernière a eu pour résultat de faire passer la nature du statut de mal nécessaire, à celui de richesse potentielle. Économiquement, ces deux démarches d'exploration et de mécanisation étaient donc complémentaires : l'accélération de l'exploitation du milieu naturel, nécessitait d'en avoir un inventaire détaillé et étendu. Elle aura aussi pour conséquence de conforter l'Homme

.../...

## On vit une époque formidable (suite)

Etienne Jaillard

occidental dans sa position d'être supérieur<sup>1</sup>, propriétaire du monde et, du coup, porté aux abus de la colonisation et de l'impérialisme.

Pourtant, les hommes s'inquiètent très tôt des conséquences de l'exploitation de la nature et de l'industrialisation. F. Jarriges et Th. Le Roux (2017)<sup>2</sup> notent qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, « pour échapper à l'air pollué des villes, l'aristocratie anglaise se passionne par exemple pour la campagne purificatrice et exalte l'esthétique d'une nature sauvage non souillée par les activités humaines » (p.39). Un peu plus tard, au XIX<sup>e</sup> siècle « l'action publique se contente souvent d'accompagner le processus [d'industrialisation] en adaptant le droit aux nécessités de production. La logique dominante est bien celle du sacrifice assumé des territoires et des populations au nom de l'utilité publique identifiée à l'industrialisation. » (p.185) Où l'on voit que les choses ne changent pas si vite qu'on le pense... Ces premières réactions à l'industrialisation alimenteront, outre le mouvement romantique, une méfiance vis-à-vis du progrès technique et une exaltation des vertus éducatives de la nature, illustrées par les aventures de Mowgli et Tarzan, ou la création du scoutisme par R. Baden-Powell (1907).

Avec la guerre de Sécession (1861-1865) et les deux guerres mondiales, l'irruption de la technique et de l'industrie dans les combats (artillerie, gaz mortels, aviation, armes nucléaires...) rend le progrès plus inquiétant encore. C'est alors l'homme qui apparaît comme une menace pour la nature, comme le montrent les déboires de Babar ou Bambi, qui vont sensibiliser des générations d'enfants. Les mouvements écologistes prennent alors forme et la révolte de 1968 débouche sur de nombreuses initiatives de retour à la nature, qui sont autant de refus de la civilisation industrielle et capitaliste. Des romans ou ouvrages scientifiques ou de philosophie politique tentent alors de défendre ou de formaliser une approche plus respectueuse de « l'environnement », par

exemple *La société de consommation* (J. Baudrillard, 1970), *L'utopie ou la mort* (R. Dumont, 1973), *Ecologie et politique* (A. Gorz, 1975), *L'avenir est notre affaire* (D. de Rougemont, 1977)... ou bien sûr, *Le fou d'Edenberg* (Samivel, 1967).

En effet, un dernier tournant s'opère autour des années 1970 et 1980, une « époque formidable »<sup>3</sup>.

1968 : Dans *l'Odyssée de l'espace*, S. Kubrick imagine que l'ordinateur qu'ils ont fabriqué échappe au contrôle des astronautes et les condamne à mort. L'idée d'un être qui se retourne contre son Pygmalion se trouvait déjà dans *Frankenstein ou le Prométhée moderne* de M. Shelley, qui raconte dès 1818 comment le bon docteur Frankenstein est dépassé par la puissante « créature » à qui il a donné vie, et cherchant à la supprimer, en fait un monstre assoiffé d'abord d'amour et de reconnaissance, puis de révolte et de vengeance.

1976 : A Seveso (Italie), un nuage de dioxine s'échappe d'une usine et tue 80 000 animaux dans les environs.

1984 : L'explosion d'une usine de pesticide à Bhopal (Inde) tue 12 000 personnes et fait 300 000 malades dans les années qui suivent.

1986 : Tchernobyl (plusieurs milliers de victimes plus ou moins directes).

1988 : Création du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC) qui publie tous les 5 à 7 ans des rapports de plus en plus alarmants sur les effets des activités humaines sur le climat mondial.

2011 : Fukushima...

2018 : Dans *L'île aux chiens*, W. Anderson décrit de façon métaphorique une société corrompue ensevelie sous ses propres immondices, où seuls les chiens et les enfants s'aiment.

Ces dernières dates -toujours sans ratons la-veurs- montrent quant à elles, comment les progrès techniques et/ou l'usage irraisonné qu'on en fait, en viennent à menacer l'humanité. Comme dans les années 1970, cette inquiétude et cette protestation englobent aussi

1- Ph. Descola (Par-delà nature et culture, 2005) montre comment la civilisation occidentale est celle qui s'est le plus coupée de la nature ; Y.N. Harari (Sapiens, 2015) attribue la position dominante que s'est donnée l'homme, à l'abandon de l'animisme au profit du polythéisme (bientôt du monothéisme) qui instaure une relation privilégiée entre l'Homme et le divin, le coupant ainsi du naturel.

2- La contamination du monde. Une histoire des pollutions à l'ère industrielle, 480 p. Seuil, 2017

3- Reiser (*On vit une époque formidable*, 1976)

## On vit une époque formidable (suite)

Etienne Jaillard

le système économique et politique dominant, jugé responsable de la situation, comme en témoignent les mouvements de «Nuit debout», des «Indignados», de «Occupy Wall Street» ou les mobilisations autour des «ZAD», qui se sont fait jour à la suite de la crise de 2008.

Avec ces nouvelles craintes, et par opposition à la sophistication croissante des rouages productifs et économiques de notre monde, la nature change à nouveau de statut. En plus d'un bien menacé à protéger, elle devient aussi recours ou refuge, où l'on recherche à la fois authenticité, bien-être et ressourcement. Alors qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, les «naturels» désignaient des sauvages et qu'au début du XX<sup>e</sup> siècle on vantait les vertus radioactives de produits de beauté<sup>4</sup>, «naturel» et son avatar «bio», sont devenus des arguments publicitaires, tandis que «industriel», «chimique» ou «nucléaire» se sont chargés de connotations négatives, voire se sont mués en repoussoirs.

Dans ces conditions, les changements observés de nos jours dans les pratiques de la montagne ne sont pas tout à fait surprenants. Si c'est le monde quotidien, celui de la ville et du travail qui sont inquiétants, pourquoi aller chercher le risque et l'imprévu quand on aspire à changer d'air dans nos escapades en milieu naturel, en particulier en montagne?

En effet, ces mêmes années 1970 voient aussi un tournant majeur en montagne. La conquête à tout prix s'essouffle en ferraillements laborieux dans des parois surplombantes, tandis qu'une jeune génération revient au *fair means* cher à Mummery, en renonçant à l'aide des pitons et en recourant à des assurages propres (coinceurs, bientôt *friends*...). Mais aussi en investissant des falaises de basse altitude et au soleil (Verdon, Presles, ...), bien loin des parois et conditions «extrêmes» de leurs aînés, ce qui permet aux pratiquants de se concentrer sur la difficulté pure en escalade rocheuse.

Cette façon de s'abstraire du milieu montagnard, aboutit logiquement à l'invention d'une

nouvelle discipline, l'escalade sportive, dans laquelle l'aspect gymnique, la difficulté intrinsèque et l'entraînement physique finissent par l'emporter sur l'adaptation au milieu, l'affrontement au risque et la réaction à l'imprévu. Au point, malheureusement, d'étendre le domaine de cette nouvelle activité en voulant domestiquer et s'annexer le milieu montagnard, en l'équipant pour tenter d'en bannir le risque, ou pire, en rééquipant à leur sauce des voies que des générations d'alpinistes ont gravi selon leurs règles. Autant courir le «Trophée Camel» sur le circuit «Paul Ricard», ou goudronner le Paris-Dakar...

Pour ceux qui ont grandi dans les années 1950 à 1970 et ont biberonné à la littérature alpine héroïque des années 1930 à 1950, cette évolution est déstabilisante, voire irritante. Mais le monde dans lequel ils ont grandi, celui des «trente glorieuses», de la croissance à 5%, du plein emploi et d'états forts et régulateurs n'est plus, et les actuels usagers de la montagne vivent dans un monde de plus en plus dérégulé, où les menaces géopolitiques et environnementales s'accumulent, où la loi du plus fort s'impose chaque jour plus<sup>5</sup>, où, sur terre, le nombre de suicides a dépassé celui des autres morts violentes (guerres, attentats, homicides)<sup>6</sup>, engendrant un sentiment d'insécurité et rendant incertain l'avenir. Si l'on ajoute à cela le fait que, comme on l'a vu, l'image que l'Homme -et partant, l'alpiniste- se fait de la nature a considérablement changé en un demi-siècle, il est clair que ce que recherchent en montagne les générations successives ne peut être comparé ou transposé simplement.

Ce petit texte ne prétend ni défendre l'équipement et la sécurisation à tout prix des espaces naturels, ni revenir à des pratiques passées (et donc forcément plus belles!). Il propose seulement de regarder autrement les évolutions qui se font jour, et que chacun laisse place à ceux qui légitimement, viennent chercher en montagne une rupture avec leur quotidien.

4-Voir : <http://owni.fr/2011/01/23/quand-les-produits-radioactifs-etaient-en-vogue/index.html>

5-On peut comparer «L'important, c'est de participer» de P. de Coubertin en 1898, et «Une compétition est réussie quand elle est gagnée» de E. Macron en 2018

6-In : Y.N. Harari (*Sapiens*, 2015). En France, on compte ≈ 10 000 suicides/an, pour ≈ 850 homicides/an

## Les cultures de l'alpinisme

Rozenn Martinoia

*La version liminaire du texte de Bernard Francou avait fait sourdre, comme l'avait noté Paul Bonhomme dans nos échanges internes, «la question de l'influence grandissante de la "sportivité" de nos pratiques par rapport à leurs aspects culturels». Je tente ici, sinon d'y répondre, du moins d'en esquisser une mise en perspective.*

Les pratiques sportives, quelles qu'elles soient, ont (toutes) une dimension culturelle : les techniques du corps, les usages d'outils spécifiques, les règles du jeu etc. associés à un sport sont des savoirs qui se transmettent au sein d'un groupe social. Ils constituent donc une culture et, en tant que fait social sont des faits historiques, en d'autres termes, ils varient dans le temps.

Les pratiques sportives, quelles qu'elles soient, ont (toutes) une dimension culturelle : les techniques du corps, les usages d'outils spécifiques, les règles du jeu etc. associés à un sport sont des savoirs qui se transmettent au sein d'un groupe social. Ils constituent donc une culture et, en tant que fait social sont des faits historiques, en d'autres termes, ils varient dans le temps.

On peut toutefois aller au-delà du constat de cette caractéristique commune et s'interroger sur la nature de la culture associée à ces pratiques. Et là, il me semble que l'on peut repérer des différences entre les activités. Pour se faire, on peut distinguer, au sein de chaque culture sportive, des éléments centraux et des éléments périphériques.

J'entends par «central», ce qui est nécessaire à l'action motrice efficace dans cette activité : des gestes, des outils, une connaissance du milieu parfois variable dans lequel se déroule l'activité et, par conséquent, des savoirs à mobiliser pour s'y adapter. Qu'il s'agisse d'alpinisme, de Formule 1, de tennis ou de triple saut en extérieur, savoir s'adapter aux conditions climatiques est un élément de l'efficacité de l'action. Je vois toutefois une particularité dans l'alpi-

nisme : la variété potentielle des terrains de jeu est bien plus grande. Sur un même espace géographique, le support est matériellement modifié par les saisons et, plus largement, le climat. Et ces changements peuvent grandement modifier la pratique, jusqu'à en changer la motricité et les outils : skier au printemps là où on grimpeait l'été et/ou on faisait du mixte à la fin de l'automne.

J'entends par «périphériques», des éléments culturels articulés à ces pratiques sportives mais qui n'agissent pas sur l'efficacité de l'action motrice : ces éléments culturels peuvent participer à donner du sens aux pratiques sportives, constituer des mobiles d'actions, des logiques d'actions, construire des identités (pour soi et/ou pour autrui) etc. La nature et l'ampleur de ces éléments culturels varient selon les pratiques sportives. La littérature, le cinéma, la peinture, la botanique, l'ethnographie, l'histoire sont autant d'éléments culturels périphériques qui me semblent avoir joué historiquement un rôle important dans l'alpinisme. Et c'est ce qui me conduit à penser que l'alpinisme, tel qu'on l'envisageait au (pas si lointain) siècle dernier, avant la segmentation des pratiques, était aussi, voire avant tout, une culture. L'alpinisme se différencierait de beaucoup d'autres pratiques sportives (qui, certes, ne sont nullement exemptes de culture) au regard de la nature et de l'ampleur des éléments culturels activés. Différences qui s'ameuseraient désormais, au gré de la perte de poids et/ou du renouvellement de ce corpus culturel.